



HAL
open science

Les sépultures dans le couvent des Cordeliers de Nantes

Haude Morvan

► **To cite this version:**

Haude Morvan. Les sépultures dans le couvent des Cordeliers de Nantes. Nicolas Faucherre, Jean-Marie Guillouët; Nicolas Faucherre, Jean-Marie Guillouët. Nantes flamboyante (1380-1530), Actes du colloque tenu à Nantes les 24-26 novembre 2011, pp.179-188, 2014. hal-01765928

HAL Id: hal-01765928

<https://hal.science/hal-01765928>

Submitted on 27 Dec 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les sépultures dans le couvent des Cordeliers de Nantes

Haude MORVAN

La date exacte d'implantation des Franciscains à Nantes n'est pas connue, mais elle se situe avant 1246, puisqu'à cette date le couvent et l'église dédiée à saint Michel étaient en construction, sur un terrain situé dans l'angle nord-est des remparts de la ville¹. Les frères mineurs reçurent l'appui de la famille ducale (Jean I^{er} leur donna le terrain), puis de familles locales, notamment les Rieux, principaux bienfaiteurs à partir de 1296. Ils bénéficièrent en outre d'une attitude bienveillante de l'évêque, alors que dans beaucoup de diocèses les ordres mendiants faisaient face à une opposition acharnée du clergé séculier². Le couvent des Cordeliers constitue un monument clé dans l'histoire de la société nantaise. Il fut en effet l'une des institutions religieuses les plus prisées par les laïcs, comme en témoignent les legs testamentaires et les messes anniversaires qui représentaient une source importante de revenus pour la communauté³. Comme beaucoup de couvents mendiants, celui des Cordeliers à Nantes accueillit quelques sépultures dès sa fondation, puis en plus grand nombre à partir du XIV^e siècle. Certains fidèles demandèrent même à être inhumés avec l'habit franciscain⁴.

Le siècle qui vit naître les ordres mendiants fut marqué par deux phénomènes touchant à la fois la liturgie, l'architecture et l'art funéraire. L'espace ecclésial d'une part se compartimenta – un jubé ferma le chœur aux fidèles, des chapelles privées furent aménagées – et, d'autre part, fut de plus en plus occupé par des sépultures, jusque-là rares à l'intérieur des églises. Bien qu'ils n'en fussent pas les initiateurs, les Mendiants jouèrent un rôle moteur sur ces deux processus, rôle en partie indirect puisqu'induit par leur succès auprès des laïcs qui assumèrent une action essentielle dans l'économie et l'architecture des couvents⁵. Ces évolutions liturgiques et monumentales s'observent clairement dans le cas nantais. En effet, l'église fut progressivement agrandie et aménagée pour répondre à la dévotion des fidèles, avec une multiplication des chapelles accueillant les sépultures et les autels privés des familles et des confréries. Le plan de l'église était nettement divisé (figure 1) : à l'est du vaisseau principal, le chœur des religieux était fermé par un jubé contre lequel étaient adossées deux chapelles (notamment

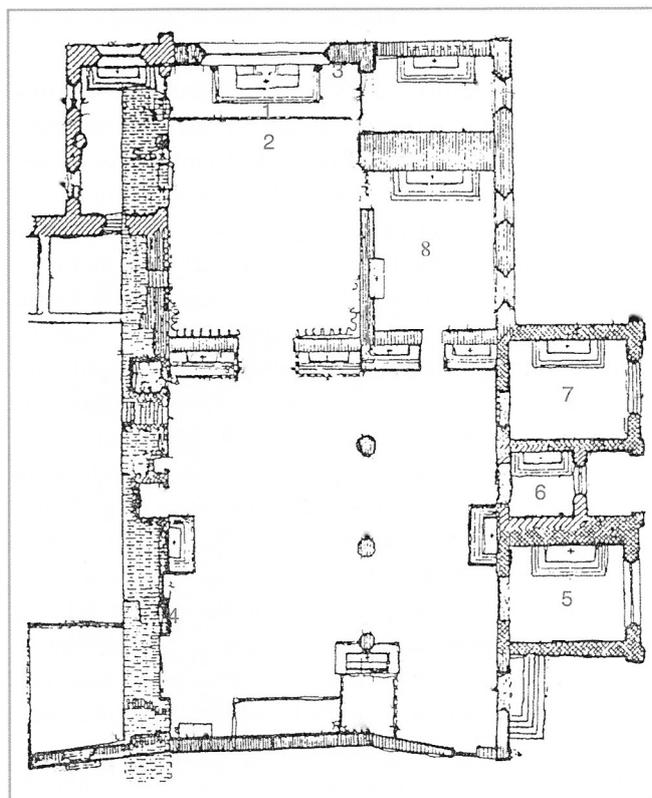


Figure 1 : plan de l'église avec situation des tombes et chapelles citées

- 1- tombe de Robert de Bretagne
- 2- tombe de Guillaume de Rieux et Jeanne de Machecoul
- 3- tombe de Blanche de Bouville
- 4- tombe de Pierre d'Aubigné
- 5- chapelle de Miranda
- 6- chapelle d'Aranda
- 7- chapelle de Ruiz
- 8- chapelle Notre-Dame-des-Espagnols

celle du tiers-ordre avec un autel dédié à saint Bonaventure). Dans le chœur et dans la chapelle annexe Notre-Dame-des-Anges se trouvaient essentiellement les tombes de membres de la famille ducale et de la famille de Rieux. Dans la nef, plusieurs enfus furent aménagés dans l'épaisseur du mur nord

et des chapelles étaient adossées aux piliers. La nef et le chœur constituent le noyau initial : au XIII^e siècle, l'église présentait un vaisseau unique, comme beaucoup d'églises mendiantes bretonnes à la même époque (les Dominicains de Morlaix, les Franciscains de Quimper et de Rennes...)⁶. Au XIV^e siècle, un bas-côté fut ajouté au sud – encore une fois, la construction d'un deuxième vaisseau s'observe pour de nombreuses autres églises mendiantes de Bretagne au XIV^e ou XV^e siècle –, occupé à l'est par deux chapelles funéraires (la chapelle de Thouars et la chapelle Notre-Dame-des-Espagnols). Au XVI^e siècle, trois chapelles hors-œuvre furent greffées sur ce vaisseau latéral. L'église n'était pas le seul espace du couvent envahi par les sépultures laïques : de nombreuses tombes et chapelles privées sont documentées dans le cloître et dans le cimetière.

Comme la majorité des couvents mendiants bretons, le complexe des Cordeliers nantais est extrêmement ruiné (figures 2 à 4). Néanmoins, une partie des bâtiments conventuels a survécu. À l'emplacement du cloître, se trouve aujourd'hui la cour de l'école Saint-Pierre. L'église est en piètre état, mais les murs de la nef principale subsistent encore. Le mur nord, remploi de l'ancienne muraille gallo-romaine du III^e siècle, est percé d'enfeus et de chapelles, notamment les chapelles Sainte-Émérance et Mercœur bouchées l'une et l'autre par une dalle de béton, conservant en partie à l'intérieur leur décor architectural (figure 4). Sur le côté sud, les piliers polygonaux décorés en leur sommet d'arcs trilobés qui séparaient la nef du bas-côté ont été inclus dans une maçonnerie en petit appareil (figure 3). Si le vaisseau latéral n'existe plus, sont en revanche conservées les trois chapelles « espagnoles » hors-œuvre qui y étaient greffées – chapelles en partie abîmées en 2011 par des promoteurs irrespectueux de la charte de conservation du patrimoine⁷. La nef et les chapelles « espagnoles » sont donc aujourd'hui séparées par la rue des Cordeliers, à l'emplacement de l'ancien bas-côté sud (figure 2).

L'état extrêmement dégradé de l'église est le résultat de deux siècles de ruine progressive. Après sa vente comme bien national à la Révolution, l'église et le couvent furent affectés à divers usages avant d'être achetés par l'Évêché en 1825 pour y loger la congrégation féminine des Dames de la Retraite qui s'occupaient des prostituées. Si l'église fut alors rendue au culte, elle ne fut pas pour autant préservée, puisqu'en 1835, la nef sud fut abattue pour percer la rue des Cordeliers⁸. En 1874, l'église fut définitivement déconsacrée. Elle fut alors partiellement détruite, puis à nouveau en 1924 lors de l'installation d'une école dans l'ancien couvent⁹.

Aujourd'hui, aucune tombe ne se trouve plus *in situ*. Toutefois, le riche ensemble de monuments funéraires installés entre le XIII^e et le XVIII^e siècle est documenté par plusieurs sources. Deux érudits du XVII^e siècle, Dubuisson-Aubenay et François



Figure 2 : vestiges de l'église vus de l'ouest (depuis l'actuelle rue Saint-Jean), avec la rue des Cordeliers à droite (cl. H. Morvan)



Figure 3 : nef et bas-côté (rue des Cordeliers) depuis les chapelles « espagnoles » (cl. Nicolas Faucherre)

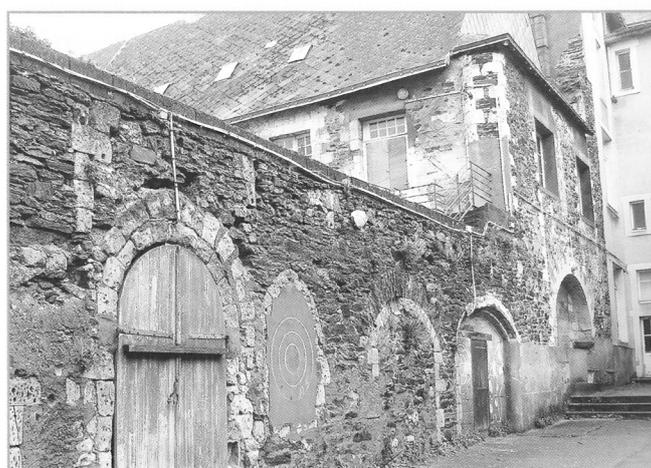


Figure 4 : mur nord de la nef, remploi d'un morceau de la muraille gallo-romaine (cl. H. Morvan)

Roger de Gaignières, ont laissé de précieuses descriptions et dessins du couvent et des tombeaux alors encore visibles¹⁰. Ces deux témoignages sont relativement détaillés et fiables, mais non exempts d'erreurs potentielles. On verra notamment le problème posé par le gisant de Pierre d'Aubigné, dessiné pour la collection Gaignières avec un seul lion, alors que les fragments conservés au musée Dobrée, appartenant selon toute vraisemblance au tombeau, présentent un lion sous chaque pied. Outre sur les témoignages de Dubuisson-Aubenay et de Gaignières, l'étude peut s'appuyer sur quelques vestiges de tombes, à savoir des fragments lapidaires conservés au musée Dobrée et les traces d'enfeus dans le mur nord de la nef¹¹.

Le présent article ne consistera pas en un recensement de toutes les sépultures connues, mais traitera de quelques cas significatifs parmi les mieux documentés, selon une logique à la fois topographique et chronologique. Une réflexion topographique s'impose en effet dans la mesure où, comme évoqué précédemment, l'aménagement de l'espace de l'édifice fut en grande partie induit par les exigences funéraires et dévotionnelles. L'étude architecturale ne peut donc se faire que parallèlement à celle des sépultures, et vice versa.

LA TOMBE DE ROBERT DE BRETAGNE († 1259) ET LES REVENDICATIONS ROYALES DE JEAN I^{er}

Robert de Bretagne, fils de Jean I^{er} et de Blanche de Champagne, mourut en 1259 à l'âge de 8 ans et fut inhumé dans le chœur des Cordeliers. La présence dans l'église franciscaine de Nantes de sépultures de membres de la famille ducale n'est pas étonnante puisque, dès leur installation, les frères bénéficièrent du soutien de Jean I^{er} qui leur acheta un terrain. Le rôle de bienfaiteurs joué par les ducs et duchesses bretons pour les différentes familles mendiantes ne faiblit pas durant tout le Moyen Âge¹².

Le monument de Robert de Bretagne (figure 5) est décrit précisément par Dubuisson-Aubenay et reproduit par Louis Bourdan pour Gaignières. On lit dans l'« Itinéraire de Bretagne » de Dubuisson-Aubenay :

« Dans le milieu du chœur, au dessus de la grande sépulture de Guillaume de Rieux, il y en a une plus petite, de pierre dure, élevée de 2 piés sur terre, longue de viron cinq et large viron de 2, portant au dessus une autre plus courte et plus étroite, de bois, élevée encor prez d'un pié, couverte d'une lame de cuivre émaillée à fleurs, et creuse comme une bière, portant statue d'enfant gisant, vestu d'une chemise dorée et ayant une calote ou béguin en teste ; icelle sépulture faite comme un sarcueil ou bière portant au dessus ladite statue, le tout émaillé de diverses couleurs, et tout autour est escrit en lettre noire d'émail : *Quid sunt forma genus moritur locuples et egenus/ Proh dolor heu juvenes mors rapit atque senes/Robertus puer inclitus et praematurus/dives honoratus ortu claroque betus/*

*forma dotatus hic subjacet intumulatus/patre Johanne satus
Britonum duce matreque natus/Blancha discreta duce regis
sanguine creta/qui Robertus Rex illustris Navareorum/fortis
et invictus Theobaldi nomine dictus/et Campaniae quondam
simul atque Blesensis/claruit et dominus patiterque comes
Palatinus/Obiit IV, id. Febr. Anno Dom. MCCLIX¹³ ».*

L'emplacement de la tombe n'est pas évident à déterminer : faut-il comprendre par « au dessus de la grande sépulture de Guillaume de Rieux » qu'elle se trouvait entre le maître-autel et l'enfeu des Rieux ? L'*Itinéraire* ne laisse en revanche aucun doute sur le matériau : le tombeau était surmonté d'une plaque de cuivre émaillé sur âme en bois, vraisemblablement commandée à un atelier limousin. Au cours du XIII^e siècle, plusieurs tombes en cuivre émaillé furent réalisées pour des membres de la famille qui régna sur la Bretagne à partir du mariage de l'héritière du duché, Alix de Thouars, avec Pierre de Dreux. Les comtes de Dreux avaient pour nécropole familiale l'église



Figure 5 : tombe de Robert de Bretagne, dessin de la collection Gaignières (Bibliothèque Nationale de France)

Saint-Yves de Braine où au moins quatre défunts reçurent un monument funéraire en métal : Robert II († 1218), Pierre de Dreux († 1250), Marie de Dreux († 1274) – femme de Jean I^{er} comte de Dreux, neveu de Pierre de Dreux –, et son fils Robert IV († 1284)¹⁴. D'après les descriptions de Gaignières, les tombes de Robert II et de Pierre de Dreux étaient en cuivre, sans émaux (à moins que le décor émaillé n'ait disparu entre le XIII^e siècle et le XVII^e siècle). Un autre monument funéraire en cuivre émaillé est reproduit dans la collection Gaignières : celui d'Alix de Thouars (femme de Pierre de Dreux et mère du duc de Bretagne Jean I^{er}) et de sa fille Yolande de Bretagne dans l'abbatiale Notre-Dame de Villeneuve, près de Nantes¹⁵. Enfin, une dernière tombe correspondant à cette typologie peut être signalée, celle de l'évêque de Beauvais Pierre de Dreux († 1217), frère du comte Robert II, enterré dans sa cathédrale sous une plaque en cuivre émaillé – également connue par un dessin de la collection Gaignières. Par ces commandes, la famille de Dreux s'alignait sur les grandes cours qui l'entouraient et auxquelles elle était liée par vassalité ou par le sang : les Plantagenêts¹⁶, les comtes de Champagne¹⁷ – le duc de Bretagne Jean I^{er} épousa la fille du comte de Champagne Thibaut IV –, et les rois capétiens. Une commande capétienne à des ateliers limousins évoque particulièrement la tombe de Robert de Bretagne : les plaques en cuivre émaillé de deux enfants de Louis IX inhumés à Royaumont, Blanche († 1243) et Jean († 1248)¹⁸. Ces deux plaques présentent de nombreux points communs avec celle de Robert de Bretagne. En effet, toutes les trois furent réalisées pour des enfants, en cuivre émaillé, et étaient situées près du maître-autel d'une église conventuelle ou abbatiale. Les défunts sont représentés sur un fond décoré de rinceaux, les pieds sur un animal (un lion pour les garçons, un chien pour Blanche), entourés d'une inscription et d'une rangée de blasons. Toutefois, la disposition générale est différente, puisque les plaques tombales des enfants de Louis IX étaient placées chacune de part et d'autre de l'autel majeur, dans un enfeu orné d'une représentation peinte du défunt en pied, alors que la tombe du fils de Jean I^{er} était libre, non adossée au mur. De plus, sur les plaques de Royaumont, les enfants sont représentés vivants, avec les yeux ouverts et les bras suggérant un geste, alors que Robert de Bretagne a les yeux fermés et les bras croisés sur la poitrine.

Le recours à un matériau prisé par les cours les plus riches et de surcroît liées à la famille de Dreux est en soi un manifeste politique. Sur la tombe de Robert, l'iconographie et l'inscription sont également porteuses d'un message sur la revendication de son père au royaume de Navarre. En effet, Blanche de Champagne, femme de Jean I^{er}, était fille de Thibaut IV, comte de Champagne et roi de Navarre. Sur sa tombe, Robert est coiffé d'une couronne et est entouré de blasons, notamment ceux de

Navarre et de Champagne, qui rappellent les alliances et la parentèle des Dreux. L'inscription fait l'éloge du grand-père maternel de l'enfant :

« Né d'un père duc de Bretagne, Jean et d'une mère distinguée, Blanche issue du sang d'un duc-roi Robert illustre roi de Navarre fort et invincible nommé Thibaut, feu seigneur de Champagne et Brie qui brilla aussi comme comte palatin ».

Le programme généalogique est un sujet fréquent sur les monuments funéraires à partir du XIII^e siècle : les blasons du tombeau de Robert jouent ainsi le même rôle que les figures des proches et des alliés du défunt sur les tombes des comtes de Champagne ou sur celle de Marie de Dreux¹⁹.

LA TOMBE DE GUILLAUME DE RIEUX († 1310)

ET DE JEANNE DE MACHECOUL († 1307) :

LE CAVEAU D'UNE FAMILLE DE BIENFAITEURS

Devant l'autel majeur, se trouvait également le monument funéraire de Guillaume de Rieux et Jeanne de Machecoul (figure 6). Des inscriptions placées dans le chœur témoignent que d'autres membres de la famille furent inhumés ensuite dans le même caveau – d'où l'erreur de légende sur le dessin de la collection Gaignières : la tombe est signalée comme celle de Jean II de Rieux († 1417) et de Jeanne de Rochefort.

Les Rieux sont mentionnés comme bienfaiteurs des frères mineurs à partir de 1296. Par un acte notarié de 1508, le couvent reconnut le seigneur de Rieux comme son fondateur ; la famille obtint alors l'exclusivité de l'inhumation dans le chœur. Les armes des Rieux apparaissaient à divers endroits à l'intérieur et à l'extérieur de l'église, sur les piliers et sur les murs²⁰. Le statut de fondateur est rappelé dans tous les actes postérieurs à 1508 relatifs à l'installation d'une sépulture ou à la fondation de messes anniversaires, comme en 1613 lorsque René de Rieux élit sépulture chez les Cordeliers :

« Comme ainsy soit que de toute ancienneté l'église, maison et couvent des Cordeliers de Nantes soit fondation de la maison de Rieux, faicte bastir et construire par feuz de bonne mémoire messire Guillaume de Rieux, et dame Louise de Machecoul, son espouse ; en laquelle esglise est l'enfeu général des ancestres de ladite maison au cœur et chapelles a costé du grant autel, nul quel qu'il soit réservé le souverain, synon eux qui portent le nom de Rieux ou issus de la famille dudict Guillaume de Rieux, n'a droit dy estre enterré enfeu ny aulcune autre préeminence²¹ ».

Le tombeau de Guillaume de Rieux et de sa femme, dont il ne reste pourtant aucun vestige matériel, est bien connu grâce à Dubuisson-Aubenay et au dessin de Louis Bourdan pour Gaignières. L'auteur de *l'Itinéraire* le décrit ainsi :

« Dans le milieu du chœur, il y a un tombeau élevé sur terre d'environ 3 pieds²², couvert d'une lame de pierre sonnante,

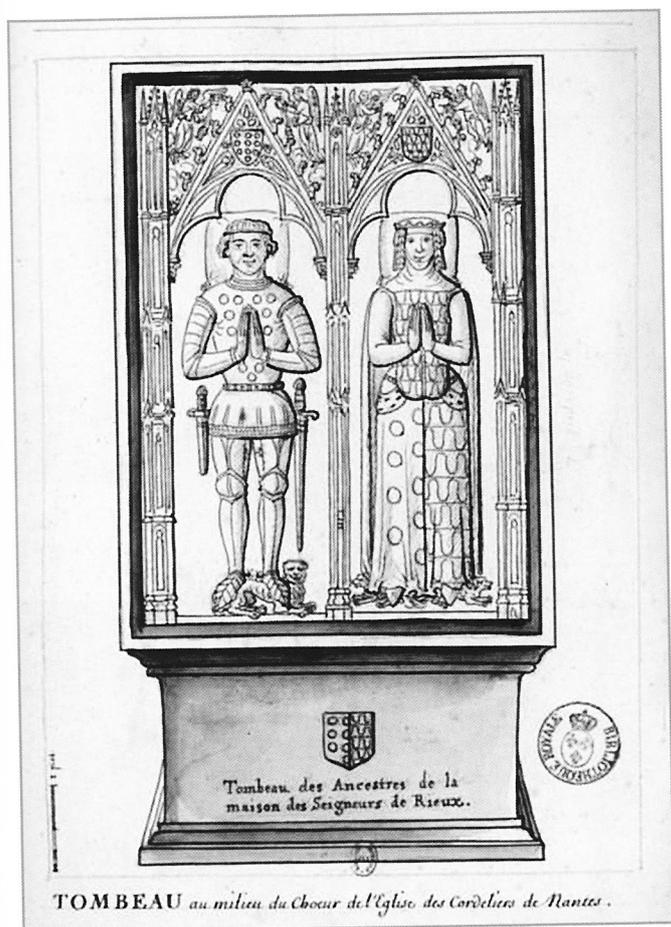


Figure 6 : tombe de Guillaume de Rieux et Jeanne de Machecoul, dessin de la collection Gaignières

gravée de deux personnages, homme et femme et en lettre gravée et gothique est escrit cecy : Cy-gist Monsieur Guillaume jadis sire de Rex./ En Vennes, en Bretagne, avec trop poy de tex/de grace, de proece. Or vueille et daine Dex/que l'âme de luy soit aveque luy ès cieux./ Qui mourut à l'Eteile, en alant en Espagne, Pour querre la duchesse Ysabeau de Bretagne,/ l'an MCCCX. Et Madame Johanne/de Machecoul, sa femme,/ Gist icy cousté luy./ Jésus Christ en ait l'âme d'icelle qui mourit/l'an MCCCVII ».

Guillaume de Rieux mourut en effet à Estella, en Espagne, où il négociait le mariage du fils aîné du duc de Bretagne avec la fille du roi de Castille. Sa dépouille fut alors ramenée à Nantes. Malgré les difficultés posées par le transport des corps – liées en particulier à la décomposition –, il était d'usage, au moins au nord des Alpes, que les défunts éminents soient rapatriés²³.

Le sépulcre des Rieux présente une typologie assez courante : il s'agit une tombe libre placée au milieu du sanctuaire, composée d'un socle d'environ un mètre de haut, surmonté d'une dalle de pierre gravée représentant les époux allongés, les

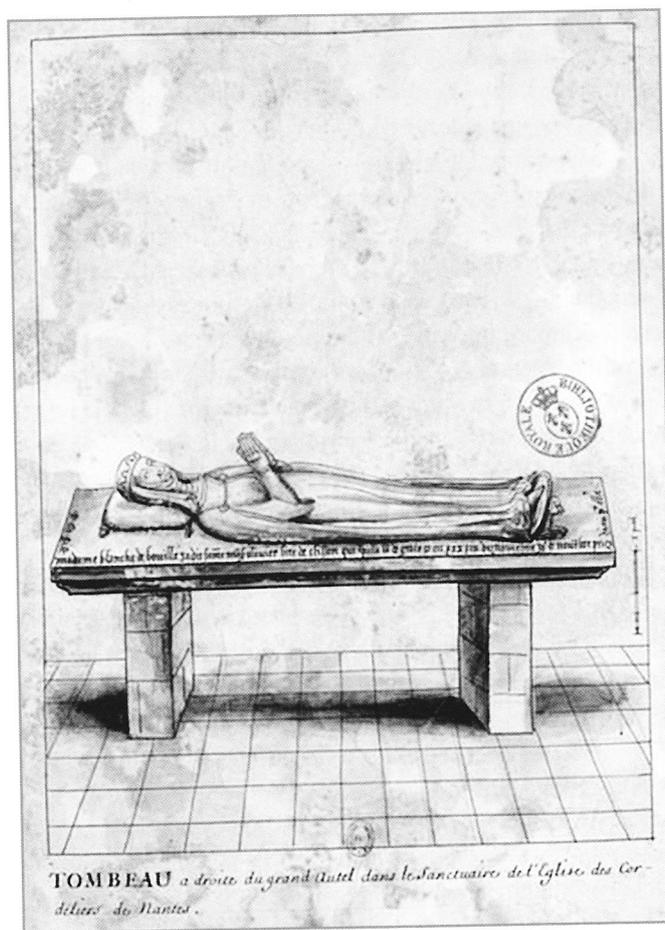


Figure 7 : tombe de Blanche de Bouville, dessin de la collection Gaignières (Bibliothèque Nationale de France)

mains jointes et les pieds posés sur un lion pour Guillaume et sur un chien pour Jeanne, sous des dais gothiques ornés d'anges thuriféraires dans les écoinçons et de blasons dans les gâbles (dix besans pour les Rieux et un vairé pour les Machecoul).

AUTRES TOMBES DANS LE CHEUR

La tombe de Blanche de Bouville († 1329), femme d'Oliver III de Clisson, fut elle aussi dessinée par Louis Bourdan (figure 7) et décrite par Dubuisson-Aubenay :

« A costé austral du sanctuaire, où commence la chapelle de Thouars, sépulture élevée de 2 pieds à la lame de marbre noir, portant une statue de femme gisante de mesme, à la teste et mains de marbre blanc ; et sur le bord de la lame : « Cy-gist Madame Blanche de Boville, jadis femme Monsieur Olivier de Clisson qui trépassa an de grace mil CCC et XXIX, le diz et noviesme jour de novembre ».

La tombe se trouvait donc à droite du maître-autel, probablement contre le mur si l'on en croit le dessin de Bourdan. Le gisant en marbre noir, à l'exception de la tête et des mains

en marbre blanc, était posé sur une dalle également de marbre noir. Apparemment, la tête était encore conservée au début du ^{xx}e siècle : l'abbé Ferdinand Brault mentionne qu'elle était insérée dans un piédestal de la cour des Dames de la Retraite²⁴.

L'association de marbres blanc et noir dans la sculpture funéraire connut un grand succès en France à partir de la tombe d'Isabelle d'Aragon († 1271) à Saint-Denis. On peut ici renouveler la remarque faite à propos du tombeau de Robert de Bretagne : les typologies de tombes introduites dans les cours royales furent imitées dans les commandes des ducs, puis de la petite noblesse. À Nantes, par exemple, une tombe associant une dalle de marbre noir et un gisant de marbre blanc figurant le défunt en armure avait été installée dans la cathédrale pour le duc Jean IV († 1399)²⁵.

Dubuisson-Aubenay a observé dans le chœur d'autres tombes dont l'aspect précis n'est malheureusement connu ni par des dessins ni par des vestiges. Il est néanmoins intéressant de noter la variété des formes et des matériaux : lame de cuivre gravée d'une effigie pour Gillette d'Ebiest († 1419) au nord du chœur, enfeu avec plaque tombale de pierre gravée pour Jeanne d'Harcourt (xv^e siècle), épitaphe gravée sur lame de cuivre pour René de Rieux († 1575), enterré dans le caveau familial...

LE GISANT DE PIERRE D'AUBIGNÉ († 1401)

La tombe de ce chevalier est ainsi décrite dans l'*Itinéraire* de Dubuisson-Aubenay :

« Plus ault, du mesme costé, sépulture en arceau, avec une lame de marbre noir portant une statue de marbre blanc, vestue de cavalier, tenant un escu à un lyon lampassé et couronné ; et sur la lame est gravé : « Cy-gist noble escuyer ueffier seigneur de Beauchesne et de Douée, qui trépassa à Paris ou mois de juillet, l'an mil CCCC et I, et fut puis icy aporté ou mois de mars aprez. Prez Dieu pour son âme. Amen »

En plus du texte de Dubuisson-Aubenay et de deux dessins de la collection Gaignières représentant le monument du dessus et de face (*figures* 8 et 9), l'étude de la tombe de Pierre d'Aubigné peut s'appuyer sur des restes matériels. En effet, l'enfeu, restauré en 2007, est encore visible dans le mur nord de la nef (*figure* 10). De plus, des fragments lapidaires conservés dans les réserves du musée Dobrée appartiennent, selon toute vraisemblance, au gisant : une tête masculine aux yeux ouverts et au front dégagé (*figure* 11), des segments de jambes et de bras couverts d'une cotte de mailles et deux pieds reposant chacun sur un lion (*figure* 12). Ces fragments correspondent-ils à ceux placés au musée archéologique de Nantes en 1870, identifiés par Stéphane de La Nicollière-Teijeiro d'abord comme provenant d'un enfeu de la famille de Rieux, puis du tombeau de Jean de Richemont († 1333), fils de Jean II de Bretagne, enterré dans la chapelle Notre-Dame-des-Anges²⁶ ? L'hypothèse d'une appar-

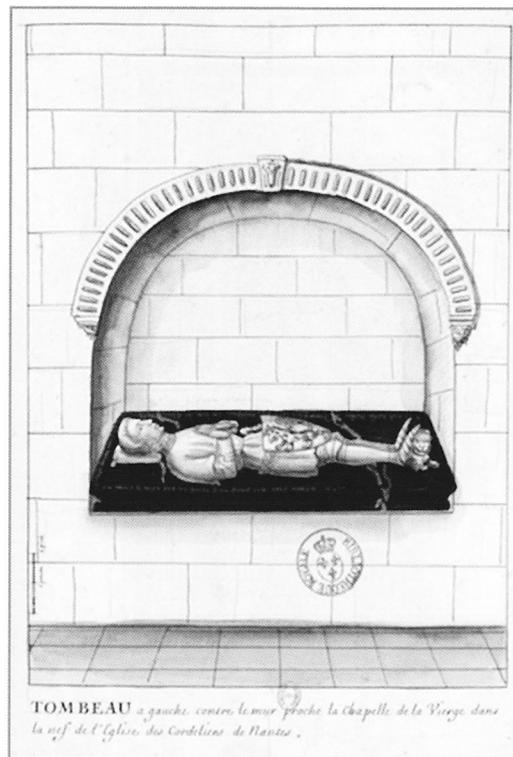


Figure 8 : tombe de Pierre d'Aubigné, dessin de la collection Gaignières (Bibliothèque Nationale de France)

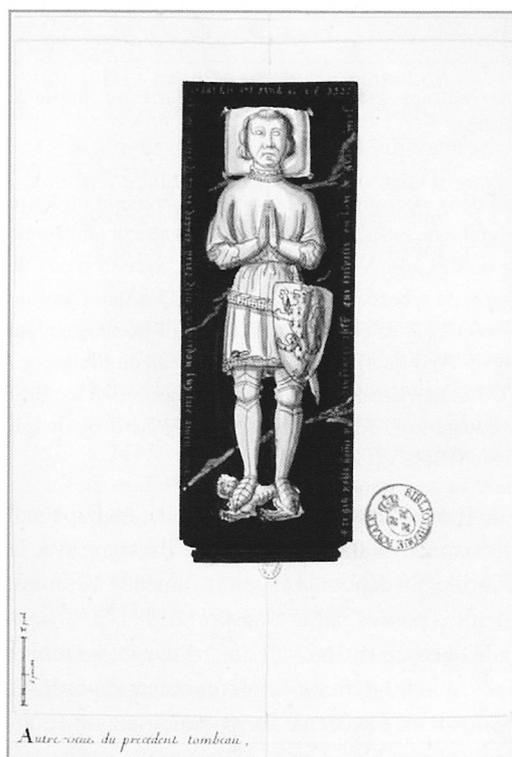


Figure 9 : tombe de Pierre d'Aubigné, vu du dessus, dessin de la collection Gaignières (Bibliothèque Nationale de France)



Figure 10 : arc dans le mur nord de la nef, reste de l'enfeu de Pierre d'Aubigné (cl. H. Morvan)



Figure 11 : tête de gisant conservée au musée Dobrée, provenant peut-être du monument de Pierre d'Aubigné (cl. H. Morvan)



Figure 12 : pied de gisant reposant sur un lion, conservé au musée Dobrée, provenant peut-être du monument de Pierre d'Aubigné (cl. musée Dobrée)

tenance des fragments du musée Dobrée au monument funéraire de Jean de Richemont est peu probable, étant donné leurs points communs avec les dessins du gisant de Pierre d'Aubigné. De plus, S. de La Nicollière-Teijeiro écrit que le fragment de tête qu'il attribue au gisant de Jean de Richemont reposait sur un coussin soulevé par des anges, ce qui n'est pas le cas de la tête de chevalier du musée Dobrée. Étrangement, le monument de Jean de Richemont n'est ni mentionné par Dubuisson-Aubenay, ni reproduit par Louis Bourdan ; les deux voyageurs n'ont peut-être pas eu accès à la chapelle Notre-Dame-des-Anges. Une datation stylistique des fragments du musée est difficile : le visage est très mutilé, et les yeux présentent une forme en amande très allongée qui reprend des canons du XIII^e siècle. Le meilleur critère d'identification reste la comparaison avec les dessins de la collection Gaignières.

La tombe du chevalier d'Aubigné était insérée dans un enfeu creusé dans l'ancien rempart gallo-romain devenu le mur nord de la nef. La niche était surmontée d'un bandeau cannelé, encore bien conservé. Sur un soubassement, une dalle de marbre noir supportait un gisant de marbre blanc – type courant dont il a été question précédemment à propos de la tombe de Blanche de Bouville. D'après le dessin de Bourdan, les pieds du gisant reposaient sur un lion. En revanche, les deux pieds conservés au musée Dobrée surmontent chacun un lion. Cette remarque ne contredit pas l'identification des fragments. En effet, les dessins de la collection Gaignières, malgré leur souci du détail, ne sont pas exempts d'imprécisions. Le dessinateur a probablement réalisé la vue du dessus à partir d'une observation frontale, d'où l'erreur sur le nombre de lions.

LES CHAPELLES « ESPAGNOLES »

Des marchands espagnols s'implantèrent à Nantes dès le XIII^e siècle, mais c'est à partir du XV^e siècle que la communauté hispanique est bien documentée, installée principalement dans le quartier de La Fosse²⁷. Au XVI^e siècle, les Espagnols s'étaient intégrés à la vie communale, accédant à des charges administratives, finançant des travaux publics. Ces riches négociants et propriétaires étaient également de grands bienfaiteurs des hôpitaux, des paroisses et des couvents de la ville. Ils furent tout particulièrement généreux avec le couvent des Cordeliers, et le choisirent souvent comme lieu de sépulture. Les tombes de membres de la communauté hispanique sont documentées dans le cloître, dans le cimetière²⁸ et dans la chapelle des Espagnols, à l'est du bas-côté sud (figure 1, n° 8).

Au XVI^e siècle, trois chapelles funéraires hors-œuvre furent greffées à la nef sud : d'ouest en est, la chapelle de Miranda (1540), la chapelle d'Aranda (1510) et la chapelle construite avant 1577 par André Ruiz. Ce dernier est probablement la personnalité la plus éminente de la communauté espagnole de la capitale bretonne : marchand et financier de Burgos installé

à Nantes vers 1537, il devint un des plus riches négociants de la ville et obtint la naturalisation française en 1546²⁹. Il acquit une grande popularité en défendant les droits des marchands et des Nantais et se vit confier d'importantes fonctions publiques (il fut notamment collecteur des impôts pour la ville, puis pour la Bretagne). Les rois Charles IX et Henri III résidèrent chez lui lors de leurs passages à Nantes. Selon un acte du 26 septembre 1578, André Ruiz et sa femme Isabelle de Santo Domingo firent une donation au couvent des Cordeliers pour avoir une chapelle privée, le droit d'enfeu et la célébration en leur mémoire de messes de requiem³⁰. Il ressort cependant d'une lettre d'André Ruiz datée de l'année précédente que la chapelle était alors déjà terminée et consacrée par l'évêque³¹. L'acte de 1578 correspond donc seulement à la constitution de la rente, non au début des travaux, manifestement déjà achevés en 1577. André Ruiz décéda deux ans plus tard, le 14 juillet 1580.

Les trois chapelles ont été pesamment modifiées, notamment par une division de leur volume en deux niveaux. La chapelle fondée par Martin d'Aranda, la plus ancienne, dédiée aux saints Martin et Roch, s'ouvrait sur la nef latérale par un arc festonné. La voûte sur croisée d'ogives porte un riche décor polychrome, avec quatre blasons au sommet des arcs formerets et une très belle clef. Cette dernière représente deux cordelières entrelacées enserrant une grande étoile évidée à huit branches terminées par des feuilles de choux, avec au centre un blason de gueules à deux coquilles et bande d'argent (*figure 14*). La chapelle Miranda, deuxième construite, communiquait avec la nef latérale par un grand arc encore visible aujourd'hui dans la maçonnerie. La chapelle de Ruiz, enfin, conserve une belle voûte sur croisée d'ogives et, sur le mur est, une large ouverture ovale entourée d'un bandeau sculpté (*figures 15, 16*).



Figure 13 : chapelles « espagnoles » vues de la nef (cl. H. Morvan)

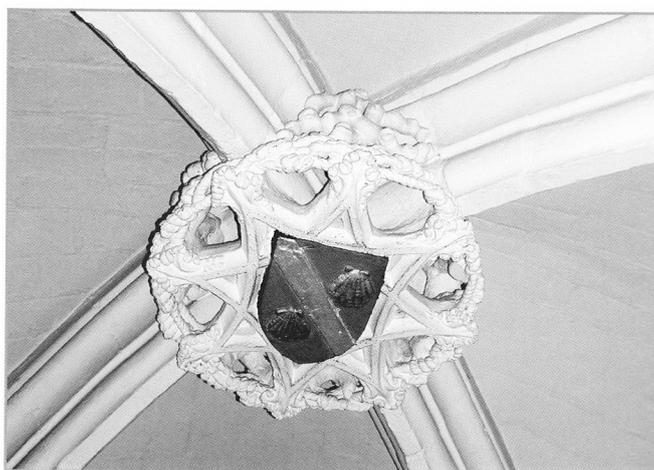


Figure 14 : clef de voûte de la chapelle d'Aranda (cl. N. Faucherre)

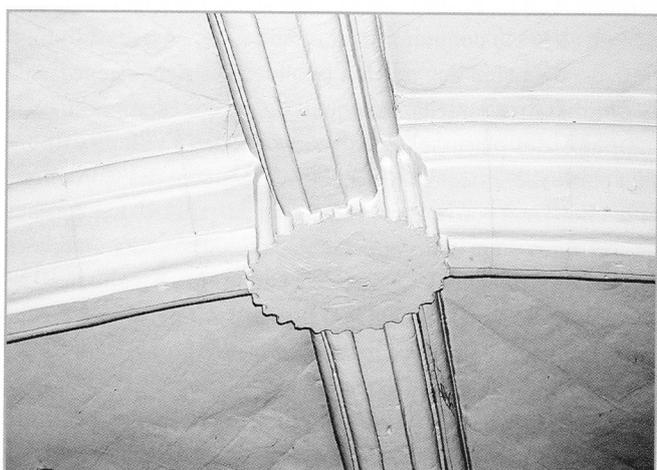


Figure 15 : clef de voûte de la chapelle de Ruiz (cl. N. Faucherre)

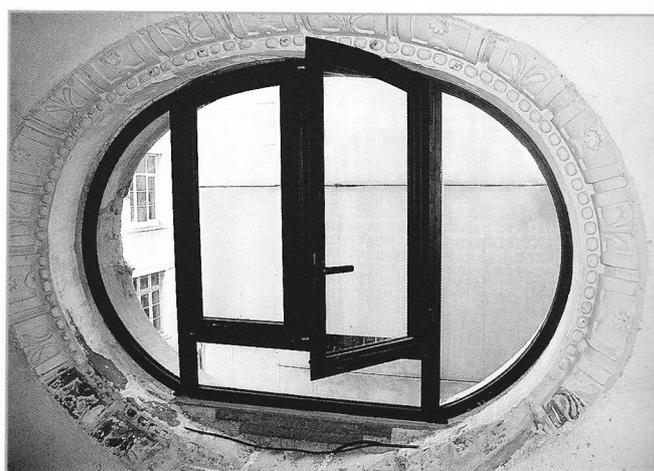


Figure 16 : ouverture ovale dans le mur est de la chapelle de Ruiz (cl. N. Faucherre)

LES SÉPULTURES DE RELIGIEUX

Les sources littéraires, graphiques et archivistiques montrent clairement que le couvent des Cordeliers fut une nécropole de l'élite nantaise et bretonne, à la fois de la noblesse locale et des négociants étrangers. Qu'en est-il des sépultures des frères ? Leurs tombes ne bénéficiaient évidemment pas de la monumentalisation des sépultures laïques, mais il est probable que celles des frères importants – les prieurs par exemple – aient été mises en valeur. Un seul vestige, conservé au musée Dobrée, témoigne aujourd'hui de cette catégorie de tombes (figure 17). Le fragment de dalle est répertorié par le musée comme provenant du couvent des Cordeliers. La pierre tombale gravée, percée en son centre – trace probable d'un remploi – montre le buste d'un religieux, les colonnettes d'un baldaquin encadrant la figure, et une partie du bandeau sur lequel court une inscription (on distingue à gauche le début du mot REQUIEM ou REQUIESCIT). La corde qui permettrait d'identifier avec certitude le religieux comme un franciscain n'est pas visible, mais l'on peut imaginer qu'elle émergeait du pli de l'habit au-delà de la cassure. La calligraphie permet de dater la plaque de la fin du XIII^e siècle ou de la première moitié du XIV^e siècle. L'inscription est en latin, alors qu'à la même époque les tombes de laïcs portaient des inscriptions en français. La localisation de la plaque n'est malheureusement pas connue : église, cloître, salle capitulaire ?

CONCLUSION

Comme beaucoup d'établissements mendiants d'Europe, le couvent des Cordeliers de Nantes a joué un rôle capital dans la vie civile et, partant, dans la diffusion de nouvelles formes artistiques, notamment dans le domaine funéraire. Il constitua



Figure 17 : plaque tombale d'un religieux provenant du couvent des Cordeliers, musée Dobrée (cl. musée Dobrée)

en effet un lieu de mise en scène pour les familles, pour les corporations et pour des individus. L'état d'abandon où se trouvent les vestiges de l'église et le désintérêt général pour ces témoignages du passé nantais aujourd'hui constituent un singulier contraste avec le statut exceptionnel qui était celui du couvent au Moyen Âge. Les murs de la nef envahis par la mousse, les chapelles « espagnoles » à peine sauvées d'une opération immobilière sauvage et les fragments de gisants conservés dans les réserves du musée Dobrée mériteraient une mise en valeur, par ailleurs nécessaire pour susciter d'autres études sur ce monument clé de la Nantes médiévale et moderne.

Notes

1. La construction est mentionnée comme en cours dans une charte de l'abbaye angevine du Ronceray datée de 1246 (BRAULT, Ferdinand, « Le couvent des Cordeliers de Nantes, étude historique », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de la Loire-Inférieure*, n° 65, 1925, p. 165-193, p. 167).
2. MARTIN, Hervé, *Les Ordres mendiants en Bretagne : vers 1230-vers 1530, pauvreté volontaire et prédication à la fin du Moyen Âge*, Paris, C. Klincksieck, 1975 ; *Id.* « Religieux mendiants et classes sociales en Bretagne aux XIV^e et XV^e siècles », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, n° 82/1, 1975, p. 19-46.
3. Arch. dép. Loire-Atlantique, H 283 à H 293
4. C'est le cas, par exemple, de Jeanne de Rohan (1499), inhumée dans la chapelle Notre-Dame-de-Pitié, à l'extrémité est de la nef latérale. Son testament est conservé aux Archives départementales (Arch. dép. Loire-Atlantique, H 283).
5. Sur le succès de l'élection de sépulture chez les Mendiants, voir notamment : CHIFFOLEAU, Jacques, *La comptabilité de l'au-delà. Les hommes, la mort et la religion dans la région d'Avignon à la fin du Moyen Âge (vers 1320-vers 1480)*, Rome-Paris, École française de Rome/De Boccard, 1980 ; BRUZELIUS, Caroline Astrid, « The dead come to town : preaching, burying,

- and building in the mendicant orders », dans Alexandra GAJEWSKI (dir.), *The year 1300 and the creation of a new European architecture*, Turnhout, Brépols, 2007, p. 203-224 ; BACCI, Michele, « Les frères, les legs et l'art : les investissements pour l'augmentation du culte divin », dans Nicole BÉRIOU, Jacques CHIFFOLEAU (dir.), *Économie et religion : l'expérience des ordres mendiants (XIII^e-XV^e siècle)*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2009, p. 563-590. Sur la multiplication des autels dans les églises mendiantees en Bretagne, voir MARTIN, Hervé, *Les Ordres mendiants en Bretagne...*, *op. cit.*, p. 279 et p. 285-287.
6. MARTIN, Hervé, *Les Ordres mendiants en Bretagne...*, *op. cit.*, p. 275-276.
 7. Les travaux ont été interrompus grâce à l'intervention de l'association Forum Nantes Patrimoine. Voir *Ouest France*, 6 janvier 2011, *Ouest France et Presse Océan*, 13 janvier 2011.
 8. Disposition visible sur un dessin de Peter Hawke, daté de 1837, conservé au musée Dobrée. La vue depuis l'est montre le chevet du chœur et de la chapelle Notre-Dame-des-Anges.
 9. Ces différentes campagnes de travaux ont été l'occasion de publications sur le couvent : LA NICOLLIÈRE-TEJEIRO, Stéphane de, « Essai historique sur l'église des Cordeliers de Nantes, démolie en 1874 », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de la Loire-Inférieure*,

- n° 16, 1877, p. 137-171 ; BRAULT, Ferdinand, « Le couvent des Cordeliers de Nantes, étude historique », *ibid.*, n° 65, 1925, p. 165-193 ; JEULIN, Paul, « L'ancien couvent des Cordeliers de Nantes de 1791 à 1925, étude archéologique », *ibid.*, n° 65, 1925, p. 195-215 et n° 66, 1926, p. 133-145.
10. Sept tombeaux des Cordeliers de Nantes ainsi que des vitraux ont été reproduits pour Gaignières par Louis Bourdan. Les dessins sont publiés dans ADHÉMAR, Jean, « Les tombeaux de la collection Gaignières », *Gazette des Beaux-Arts*, n° 84, 1974, nos 265, 472, 678, 982, 1074, 1809, 1859. Voir aussi : DEDIEU, Hugues, « Les sépultures de quelques églises franciscaines du nord de la Loire, d'après les dessins de la collection Gaignières. Répertoire géographico-chronologique », *Archivum Franciscanum historicum*, n° 71, 1978, p. 3-36, p. 21-23. La description de Dubuisson-Aubenay a fait l'objet d'une réédition récente : CROIX, Alain (dir.), *La Bretagne, d'après l'Itinéraire de monsieur Dubuisson-Aubenay*, Rennes, Presses universitaires de Rennes/Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, 2006, p. 571-593.
 11. Je remercie Madame Santrot de m'avoir donné accès aux fragments rangés dans les réserves du musée Dobrée.
 12. MARTIN, Hervé, *Les Ordres mendiants en Bretagne...*, *op. cit.*, p. 155-158 et *passim*.
 13. Traduction dans CROIX, Alain, (dir.), *La Bretagne, d'après l'Itinéraire...*, *op. cit.*, « À quoi servent la beauté, la naissance ? Il meurt le riche, le pauvre aussi. Robert, gracieux enfant, célèbre et adoré, riche, honoré, favorisé par la naissance et la renommée, doué de beauté, ici gît enseveli. Né d'un père duc de Bretagne. Jean et d'une mère distinguée, Blanche issue du sang d'un duc-roi Robert illustre roi de Navarre fort et invincible nommé Thibaut, feu seigneur de Champagne et Brie qui brilla aussi comme comte palatin. Il mourut le 4 des ides de février l'an 1259 ».
 14. BUR, Michel, « Une célébration sélective de la parentèle. Le tombeau de Marie de Dreux à Saint-Yves de Braine, XIII^e siècle », *Comptes-rendus des séances de l'Académie des inscriptions et Belles-Lettres*, n° 135/2, 1991, p. 301-318. Tous ces monuments funéraires ont disparu, mais ceux de Pierre de Dreux, Marie de Dreux et Robert IV sont documentés par des dessins de la collection Gaignières conservés à Oxford. La tombe de Robert II, en revanche, a été détruite dès 1650.
 15. COPY, Jean-Yves, *Art, société et politique au temps des ducs de Bretagne : les gisants haut-bretons*, Paris, aux Amateurs de livres, 1986, p. 40 ; CHANCEL-BARDELOT, Béatrice de, « Tombeau d'Alix de Thouars et de Yolande de Bretagne », dans *L'œuvre de Limoges : émaux limousins du Moyen Âge*, Paris, 1995, catalogue n° 150, p. 411-413
 16. La plus ancienne tombe émaillée connue est celle de Geoffroy Plantagenêt (1151), initialement dans la cathédrale du Mans. Sur les commandes anglaises de tombes émaillées aux ateliers limousins au XIII^e siècle, voir GAUTHIER, Marie-Madeleine, *Émaux du Moyen Âge*, 2^e éd., Paris-Fribourg, Office du livre-diffusion Weber, 1972, p. 192.
 17. Le tombeau du comte Henri I^{er} (1181), deuxième monument funéraire émaillé connu, était composé d'un gisant orfèvré dans une caisse décorée de panneaux émaillés d'origine mosane, ouverte par des arcades. Le tombeau de Thibaut III (1201), probablement commandé vers 1225 à un atelier limousin, présentait également un gisant métallique, mais cette fois-ci posé sur la caisse sur laquelle étaient représentés les proches du comte et ses alliés. Comme ces deux tombeaux situés dans la collégiale Saint-Étienne de Troyes, celui de Henri III (1274) dans la cathédrale de Pampelune était également en métal. DECTOT, Xavier, « Les tombes des comtes de Champagne (1151-1284). Un manifeste politique », *Bulletin monumental*, n° 162/1, 2004.
 18. Les plaques tombales sont aujourd'hui conservées à Saint-Denis. Leur disposition initiale est documentée par des dessins de la collection Gaignières.
 19. DECTOT, Xavier, « Les tombes des comtes de Champagne... », art. cit. ; BUR, Michel, « Une célébration sélective de la parentèle... », art. cit.
 20. CROIX, Alain, (dir.), *La Bretagne, d'après l'Itinéraire...*, *op. cit.*, p. 572-573.
 21. Arch. dép. Loire-Atlantique, H 286.
 22. Environ un mètre.
 23. Sur le sujet, voir entre autres : BROWN, Elizabeth, « Death and the Human Body in the Later Middle Ages : the Legislation of Boniface VIII on the Division of the Corps », *Viator*, n° 12, 1981, p. 221-270 ; PARAVICINI BAGLIANI, Agostino, « Démembrement et intégrité du corps au XIII^e siècle », *Terrain*, n° 18, 1992, p. 26-32.
 24. BRAULT, Ferdinand, « Le couvent des Cordeliers de Nantes... », art. cit., p. 180 : « La tête de marbre de la statue gisante de Blanche de Bouville est actuellement [1926], encastrée dans le piédestal d'une statue qui orne la cour d'entrée de la Chapelle de la Retraite : nous avons pu l'identifier avec certitude, à l'aide des planches de la collection Gaignières ».
 25. La tombe a été détruite en 1793, mais est documentée par un dessin un dessin de la collection Gaignières.
 26. LA NICOLLIÈRE-TEJEIRO, Stéphane de, « Essai historique sur l'église des Cordeliers de Nantes... », art., cit., p. 143 : « À la séance de la Société archéologique du 11 janvier 1870, divers fragments provenant des Cordeliers furent présentés pour le Musée. Parmi eux se trouvaient des « fragments d'une pierre tombale calcaire du XIV^e siècle, supportant une statue couchée, la tête appuyée sur un coussin soulevé par des anges ; les pieds, remarquables par la disposition de l'éperon, reposaient sur des lions. La pierre employée pour supporter l'effigie porte à la partie antérieure le mot *Amen*, final d'une inscription. Ces débris, très mutilés, ajoutions-nous, viennent du caveau funéraire des seigneurs de Rieux, presque tous inhumés aux Cordeliers dont ils étaient fondateurs ». Mais, en les examinant de nouveau, nous avons cru pouvoir rectifier notre première appréciation, et attribuer avec une certaine vraisemblance ces restes d'un tombeau important et artistement travaillé, à la sépulture de Jean de Bretagne ».
 27. Sur les Espagnols à Nantes, voir MATHOREZ, Jules, « Notes sur les rapports de Nantes avec l'Espagne », *Bulletin Hispanique*, n° 14, 1912, p. 383-407 et n° 15, 1913, p. 188-206 ; SAUPIN, Guy, « Les marchands espagnols dans l'élite dirigeante du Conseil des bourgeois de Nantes au milieu du XVI^e siècle », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, n° 112/4, 2005, p. 157-181.
 28. Arch. dép. Loire-Atlantique, H 284 : en 1549, Jeanne de Mirande donna 600 livres de rente au couvent pour avoir le droit de construire une chapelle privée dans le cimetière.
 29. PERRET, André, « André Rhuys et les relations commerciales hispano-nantaises au XVI^e siècle », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de la Loire-Inférieure*, n° 87, 1948, p. 12-22 ; LAPEYRE, Henri, *Une famille de marchands, les Ruiz : contribution à l'étude du commerce entre la France et l'Espagne au temps de Philippe II*, Paris, A. Colin, 1955, p. 47-59.
 30. Arch. dép. Loire-Atlantique, H 284.
 31. LAPEYRE, Henri, *Une famille de marchands...*, *op. cit.*, p. 52 note 32.